



La boum de John-John

Mathieu Pierloot



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



La boum de John-John

Mathieu Pierloot



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Il y a plein de choses à dire sur John-John, à commencer par le fait que c'est le plus grand frimeur du monde. Le genre qui arrive le lundi matin en racontant qu'il revient de Disneyland ou de Londres alors que vous, le truc le plus passionnant que vous avez fait du weekend, c'est nourrir les pigeons du parc avec votre grand-mère.

Ce matin-là, justement, il avait à peine franchi la grille qu'il fonçait sur Youssef et moi pour nous expliquer qu'il organisait une fête pour son anniversaire.

– Et pas n'importe quelle fête, a-t-il précisé.

Il nous a distribué deux cartons d'invitation. Rien à voir avec le genre d'invitations qu'on recevait d'habitude avec des ballons de toutes les couleurs ou des licornes, c'était un carton tout blanc avec une écriture dorée qui disait :

*Vous êtes invités à la Boum de John-John
Samedi 15 septembre à 15h
Tenue correcte exigée*

– Tenue correcte exigée ? Ça veut dire quoi ? j'ai demandé.

– Ça veut dire que si tu n'as pas la classe, tu ne rentres pas, a dit Youssef tout excité.

Il faut savoir que ce que Youssef aime par-dessus tout, c'est porter son blazer bleu marine. Et à part le jour des photos ou l'élection du délégué de classe, c'est plutôt rare qu'il en ait l'occasion...

– Ça va être une vraie boum avec de la musique et tout, a frimé John-John.

– N'importe quoi, j'ai fait. Les vraies boums, c'est le soir, pas en pleine journée !

Je le savais parce que mon cousin Francesco, qui a seize ans, me l'avait raconté.

– Ça dépend des pays, a-t-il rétorqué. En Amérique, ça se fait l'après-midi, je te signale.

J'avais jamais mis les pieds en Amérique alors que John-John avait dû certainement y aller une bonne dizaine de fois. Du coup, je n'ai pas insisté. J'ai attendu qu'il aille distribuer ses invitations aux autres élèves de la classe et j'ai dit à Youssef :

– De la musique, ça veut dire qu'on va danser...

– Exact, a-t-il répondu.

Et sur le coup, je me suis demandé si j'avais vraiment envie d'aller à cette boum.

– Tu sais, tu n'es pas obligé de danser avec Nadia, a-t-il ajouté.



– Ah ouais ? Et si Robin ou Andres ou Nabil l’invite, qu’il danse super bien et qu’elle tombe super amoureuse de lui ?

*

Il faut que je vous explique.

J’aime Nadia. Je l’aime d’un amour fou, même quand elle porte son pull en laine orange. Dès que je la vois, j’ai envie de me promener avec elle dans la forêt, de la faire rire et de lui prendre la main. J’ai bien l’intention de lui demander de passer toute sa vie avec moi, mais maman me dit que ce n’est pas la peine de se précipiter. J’avais donc décidé de prendre mon temps, d’attendre le bon moment pour lui demander d’être mon amoureuse... Et puis voilà que John-John venait tout gâcher avec sa boum débile !

*

Maman était assise dans la cuisine, les pieds sur la table tandis que ses chaussures, son sac et le veston de son tailleur traînaient sur le sol du salon. Papa lui avait servi un verre de vin et l’écoutait raconter sa journée en râpant du parmesan. Une grande casserole d’eau bouillante répandait une vapeur agréable dans la pièce.

Je ne pourrais pas trop vous dire ce qu’elle fait comme boulot parce que chaque fois qu’elle me l’explique, elle utilise tout un tas de mots anglais compliqués qui font soupirer papa. Lui, il travaille à domicile. Il écrit des livres pour les enfants, mais la plupart du temps, il se plaint qu’il n’arrive à rien à cause du désordre qu’on laisse partout dans l’appartement, des lessives qui s’accumulent et des courses qu’il doit faire pour que le frigo ne reste pas désespérément vide. Quand j’étais petit, maman m’obligeait à lire ses albums et à les apporter en classe.

J’ai attendu que nos assiettes soient pleines pour leur parler de l’invitation.

– Une boum ! s’est exclamée maman. Notre fils va à sa première boum...

Elle a battu des mains puis elle a répété « sa toute première boum... j’en reviens pas ! »

– Je ne sais pas encore si j’ai vraiment envie d’y aller, j’ai dit en poussant un morceau de tomate du bout de ma fourchette.

– Mais pourquoi ? s’est étonné papa. Ça va être super !



J'ai haussé les épaules puis j'ai repoussé mon assiette.

– Tu as peur de devoir danser devant les autres, c'est ça ? m'a-t-il demandé.

Il s'est levé de table et s'est précipité vers les deux immenses piles de disques qui encadraient la grosse chaîne hifi du salon.

– L'astuce, c'est qu'il faut oser se lancer. Et ne pas avoir peur du ridicule. Je vais te montrer, a-t-il déclaré en fouillant dans ses disques.

Maman a levé les yeux au ciel. Toute la musique du monde se trouvait sur son téléphone. En deux clics, elle pouvait trouver le morceau que papa cherchait depuis cinq minutes et l'envoyer sur une enceinte portable située n'importe où dans l'appartement. Mais chaque fois qu'elle lui faisait remarquer la place, l'argent et la poussière que prenait sa petite manie d'acheter des disques, il claquait la langue avec un air dégouté...

Il a fini par en extraire un de la pile en murmurant « parfait » d'un air satisfait. Il l'a placé sur sa platine, a posé délicatement l'aiguille sur le vinyle et s'est reculé de quelques pas.

Une batterie a retenti, suivie d'un drôle de son métallique, comme un ressort qui claque.

– Stevie Wonder ! a hurlé mon père pour couvrir le vacarme. « Superstition » ! Un classique !

– C'est un chanteur des années '70, m'a expliqué maman. Ton père l'adore...

Papa faisait glisser ses pieds sur le parquet comme s'il essuyait ses chaussures sur le paillason de l'entrée. Il ondulait des épaules et dodelinait de la tête en me regardant fixement, les lèvres rentrées et les sourcils froncés. Un moment, il y a eu des trompettes et il a levé les bras en essayant visiblement de repousser une sorte de plafond imaginaire au-dessus de lui. Il avait l'air aussi concentré que quand il fait de la pâtisserie.

Je me suis tourné vers maman pour partager ma gêne avec elle, mais elle observait mon père en souriant, les yeux mi-clos. Elle le regardait parfois de cette façon certains matins, pendant le petit-déjeuner...

– Tu vois ? a crié papa qui commençait à s'essouffler, c'est pas compliqué, il suffit juste de te laisser aller sur le rythme...

*

Chaque matin, John-John arrivait dans la cour en décomptant les jours.



– J-2 avant la fête du siècle !

J'avais l'impression que toute la classe ne parlait plus que de ça. Comment il fallait s'habiller, qui danserait avec qui, quelles chansons allaient passer... Youssef, qui adorait les fêtes, les spectacles, ou n'importe quel évènement qui lui permettait de porter son veston, participait à l'hystérie :

– L'avantage d'un blazer bleu, c'est que ça va avec tout, m'expliquait-il tandis que notre maîtresse, Mme Carli, tentait de nous intéresser au système respiratoire. Du coup, je n'ai pas encore décidé quelle chemise j'allais porter...

J'aimais bien Mme Carli parce qu'elle faisait toujours comme si ce qu'elle racontait était passionnant alors qu'elle savait pertinemment que tout le monde se fichait de savoir où se trouvaient les bronchioles et le pharynx.

– L'évidence serait d'aller vers la simplicité : chemise blanche. Classique. Élégant.

Je n'ai même pas fait semblant de répondre. Quand Youssef partait dans ce genre de délire, ça ne servait à rien d'intervenir. Je me contentais de hocher la tête de temps en temps. Il avait beau être mon meilleur ami depuis la maternelle, il m'arrivait souvent de ne pas comprendre grand-chose à ce qu'il racontait. C'était le type le plus intelligent que je connaissais. Tellement intelligent que le directeur essayait chaque année de convaincre ses parents de lui faire sauter une classe. Mais Youssef refusait toujours. Il voulait qu'on reste ensemble. Lui et moi, on était inséparables. À la vie, à la mort.

– En même temps, c'est l'occasion ou jamais d'être audacieux... a-t-il marmonné pour lui-même.

Je ne savais pas ce que voulait dire audacieux mais j'ai acquiescé.

– Des couleurs vives... ou des motifs... a murmuré Youssef d'un air pensif.

Mme Carli avait dessiné une bouche et un nez au tableau pour nous montrer que les deux conduits étaient reliés et qu'on pouvait respirer par l'un et par l'autre. Vikash lui a demandé si c'était pour ça qu'il recrachait parfois son coca par les narines.

– Et toi, tu vas porter quoi ?

– J'en sais rien... un teeshirt.

– Tu n'as pas un blazer qui traîne dans ta penderie ? J'ai haussé les épaules.

– De toute façon, je ne suis même pas sûr d'y aller...

Je faisais encore semblant d'hésiter, mais je savais que j'irais à cette boum. D'abord parce que toute



la classe y serait. Ensuite parce que j'aimais bien John-John et que je ne voulais pas rater sa fête d'anniversaire. Mais plus la date approchait, plus j'avais la boule au ventre.

*

Le jour de la boum, c'est maman qui m'a conduit chez John-John. Elle avait mis des heures à retrouver ses clés de voiture, ce qui fait qu'on était partis avec au moins vingt-cinq minutes de retard. En plus de ça, papa avait tenu à me donner un dernier conseil sur le pas de la porte :

– S'il fait trop chaud, ne lève pas les bras, tu pourrais avoir des traces de transpiration sous les aisselles...

Question fringues, j'avais finalement choisi un teeshirt propre et un bête jean bleu. J'avais hésité un moment à mettre mes belles chaussures en cuir brun, celles qui miaulent quand je marche mais je m'étais dit que ce ne serait pas très pratique pour danser.

Sur la porte d'entrée étaient accrochés trois ballons dorés qui indiquaient, au cas où on aurait un doute, que c'était bien là, la fête.

J'allais sonner quand la porte s'est brusquement ouverte sur John-John.

– Ah, c'est toi... a-t-il dit avec l'air du type qui attendait le Père Noël et qui voit débarquer le facteur.

– Tu m'as invité, tu te rappelles ? j'ai répondu en lui tendant le cadeau que papa était allé acheter plus tôt dans la matinée.

– Tu sais si Fatou vient ? a-t-il marmonné en guettant la rue.

– Elle m'a dit qu'elle devait demander la permission à sa mère.

John-John avait pour Fatou les mêmes sentiments que moi pour Nadia. À la différence que si Nadia et moi, ce n'était qu'une question de temps (de minutes peut-être, vu la situation), John-John, lui, n'avait aucune chance. La seule chose qui comptait dans la vie de Fatou, c'était le foot. En particulier, le nombre de buts qu'elle était capable d'inscrire sur une récré. John-John avait beau porter son cartable, lui écrire des mots doux, lui raconter ses meilleures blagues, elle continuait à le considérer comme un mec sympa, un bon copain et à la rigueur, un défenseur potable...

– Entre, a soupiré John-John...

J'étais déjà venu chez lui. Je connaissais bien la maison. Elle était comme n'importe quelle maison sauf

que toutes les pièces étaient plus grandes que dans une maison normale. On aurait pu faire un bowling dans son salon.

– Où est-ce que tu m’emmènes ? j’ai demandé tandis qu’on empruntait un couloir que je n’avais jamais vu.

– Dans le garage, m’a expliqué John-John. En Amérique, toutes les boums se font dans des garages...

Je me suis dit qu’il fallait que je demande à papa et maman de passer nos prochaines vacances en Amérique avant que je devienne complètement ringard.

Le garage était donc un très grand garage. On pouvait y garer au moins quatre voitures comme celle de maman et peut-être deux comme celle du père de John-John. Le sol avait été recouvert de moquette rouge et des ballons dorés, les mêmes que ceux sur la porte d’entrée, étaient suspendus au plafond. De la musique sortait des quatre grosses enceintes posées devant nous. Il faisait tellement sombre que j’avais du mal à distinguer les visages mais j’ai reconnu Meredith, la grande sœur de John-John, debout derrière un ordinateur.

– C’EST TA SŒUR QUI S’OCCUPE DE LA MUSIQUE ? ai-je crié dans son oreille.

– Quoi ? a crié John-John dans la mienne.

– TA SŒUR...

– OUAIS, MON PÈRE M’A OBLIGÉ À L’INVITER, a-t-il hurlé en levant les yeux au ciel.

Les seules fois où j’avais parlé avec Meredith, elle était couchée sur le canapé du salon et se vernissait les ongles des pieds en regardant la télé. Elle ne m’avait jamais demandé mon prénom et ne s’adressait à moi que pour m’expliquer à quel point son frère était débile. Je la trouvais à la fois belle et effrayante.

– IL Y A DE LA GRENADINE, DES SODAS, DU THÉ GLACÉ ET DES BONBONS PAR-LÀ, a dit John-John en m’indiquant une grande table située le long d’un mur.

La moitié de la classe se trouvait sur la piste de danse, éclairée par des lumières vertes et bleues. J’en revenais pas d’être le dernier arrivé. Au buffet, j’ai retrouvé Youssef qui portait son blazer bleu, une chemise blanche et un nœud papillon doré. Il expliquait à Vikash qu’il n’avait pas fait exprès de s’accorder avec les ballons mais que c’était bien la preuve, s’il en fallait une, que porter du doré était toujours une bonne idée.

– Salut, m’a-t-il dit en se tournant vers moi. Je me demandais où tu étais.

– C’est à cause de ma mère, j’ai dit.

La musique était un peu moins forte à cet endroit. On pouvait presque s'entendre sans hurler. Je me suis servi un verre de thé glacé à la pêche et j'ai observé Nadia sur la piste. Elle dansait avec Tulipe.

– Viens, a fait Youssef, on y va.

– Pas tout de suite, ai-je répondu. Je vais d'abord manger un peu de bonbons, histoire de prendre des forces.

– Si tu n'es pas là dans dix minutes, je reviens te chercher...

Il s'est avancé vers les danseurs, ses pas se calant immédiatement sur le rythme. Puis, comme si quelqu'un avait allumé un interrupteur, Youssef s'est brusquement mis à agiter les bras et les jambes dans une espèce de chorégraphie bizarre. Ça aurait pu paraître complètement désordonné, mais ça collait tellement bien à la chanson que ça en devenait génial. On avait l'impression qu'il avait inventé ses propres pas de danse.

Léonie, Nadia, Vikash, Andres, Khalil et Tulipe ont formé un cercle autour de lui. John-John a commencé à taper dans ses mains et à crier : YOU-SSEF ! YOU-SSEF ! YOU-SSEF !

J'ai vidé mon verre de thé glacé et j'ai rejoint le cercle. Tout le monde scandait le nom de Youssef. C'était incroyable ! Presque sans m'en rendre compte, je m'étais moi aussi mis à danser et à taper dans les mains. Mon corps bougeait tout seul. J'étais traversé par des décharges de bonheur.

À la fin de la chanson, on a tous applaudi. Youssef, en nage, a fait tournoyer son veston au-dessus de sa tête puis, après avoir salué l'assistance, il est allé se servir un grand verre de limonade au buffet. J'étais en train de le féliciter quand la sœur de John-John a baissé la musique. Elle a attrapé un micro et elle a dit :

– Salut les nains ! J'espère que vous vous éclatez. Je vous préviens, on va changer un peu d'ambiance...

Là, elle a lancé une chanson très lente, pas triste mais pas vraiment gaie non plus. Le genre de chansons qui se dansent à deux...

– Et toi, Jiji, a-t-elle ajouté en jetant un regard vers la porte, tu sais ce qu'il te reste à faire, hein ?

On a tous suivi son regard. Fatou se tenait dans l'encadrement, l'air de se demander ce qu'elle faisait là. Elle portait un pantalon blanc et des ballerines. Ça faisait franchement bizarre. Même sous les lumières bleues et vertes, on a tous vu que John-John rougissait.



J'ai noté dans un coin de ma tête que le surnom de John-John était Jiji en me disant que ça pouvait toujours servir.

Comme il restait planté là comme un poireau, Fatou s'est dirigée vers lui et lui a dit quelque chose à l'oreille. Il l'a prise par la taille et ils ont commencé à danser tous les deux, seuls sur la piste.

– Trop bien, a dit Youssef, un quart d'heure américain.

– Un quoi ? j'ai demandé.

– Quart d'heure américain. C'est quand les filles invitent les garçons.

Je ne voyais pas ce qu'il y avait de spécial à ce qu'une fille invite un garçon. Je ne comprenais décidément rien à l'Amérique. J'étais en train de l'expliquer à Youssef quand il a tiré la manche de mon teeshirt.

– Tais-toi, m'a-t-il ordonné. Et vide ton verre.

J'ai tourné la tête dans la même direction que la sienne et j'ai vu que Nadia s'avançait vers nous.

– Qu'est-ce que je fais ? j'ai dit.

– Rien. C'est le quart d'heure américain, Lino.

Nadia est arrivée face à moi. Elle m'a souri avant de me prendre par la main et de m'emmener sur la piste.

J'avais le cœur qui battait à cent à l'heure et quand elle a posé ses mains sur mes épaules, j'ai juste pensé que j'attendais ce moment depuis très longtemps. On a commencé à se balancer de droite à gauche sur le rythme de la chanson, un peu raides tous les deux. À chacun de ses mouvements, une odeur de mandarine et de vanille flottait dans l'air.

Alors je me suis souvenu du conseil de papa. J'ai gardé mes coudes bien serrés contre moi et j'ai souri à Nadia.

**Cette plaquette est publiée et diffusée
dans le cadre de la Fureur de lire.
Elle est accompagnée d'un fascicule d'exploitation
et d'une vidéo qui s'adressent aux enseignants
du dernier cycle de l'enseignement primaire
ainsi qu'à ceux du premier degré de l'enseignement
secondaire commun et différencié.
La plaquette et les outils qui l'accompagnent
sont disponibles sur demande :
fureurdelire@cfwb.be | www.fureurdelire.be**

Copyright : Mathieu Pierloot (2019)

Graphisme : Françoise Hekkers
Fédération Wallonie-Bruxelles

Éditrice responsable : Nadine Vanwelkenhuyzen
Service général des lettres et du livre
Fédération Wallonie-Bruxelles
Bd Léopold II, 44 - 1080 Bruxelles

Né la même année que Channing Tatum, Jake Gyllenhaal et Ryan Gosling, Mathieu Pierloot a très vite renoncé à devenir une star hollywoodienne pour se consacrer à l'écriture de romans et d'albums pour les enfants. Loin des paparazzis, il vit à Bruxelles avec sa femme, sa fille et ses chats.



Du même auteur :

Lino et les autres, roman, Paris, L'école des loisirs, 2020.

Summer Kids, roman, Paris, L'école des loisirs, 2018.

Voilà la pluie, illustration Maria Dek, Varennes, Comme des géants, 2018.

Rouge, roman, Thierry Magnier, 2017.

Jamais Contents, illustrations de Baptiste Amsallem, Montréal, La Pastèque, 2016.

En Grève !, roman, Paris, L'école des loisirs, 2016.

L'amour, c'est n'importe quoi !, roman, Paris, L'école des loisirs, 2014.

